

trapue vaguement éclairée par un feu de sapin, dont la lumière pâlit aux lueurs du crépuscule ; et, tout autour du feu, des bonnets de peau, des fûtes, de noirs, profils regardant les uns par-dessus les autres et se serrant comme une muraille ; plus loin, le long des bois, dans toutes les sinuosités du vallon, d'autres feux éclairant des groupes d'hommes et de femmes accroupis dans la neige.

L'agitation commençait à se calmer. A mesure que le ciel grisonnait, les gens se reconnaissaient.

—Tiens, le cousin Daniel de Soldatenthal ! vous êtes donc aussi venu ?

—Mais oui, comme vous voyez, Heinrich, avec ma femme encore.

—Comment ! la cousine Nanette ! Mais où donc est-elle ?

—Là-bas, près du grand chêne, au feu de l'oncle Hans.

On se serrait la main. D'autres faisaient entendre de longs bâillements, d'autres jetaient au feu des débris de planches. On se passait les gourdes ; on se retirait du cercle pour faire place aux voisins qui grolottaient. Cependant l'impatience gagnait la foule.

—Ah ça ! criait-on, nous ne sommes pas venus ici pour nous roussir la plante des pieds. Il serait temps de voir, de s'entendre.

—Oui, oui, qu'on s'entende ! qu'on nomme des chefs !

—Non ! tout le monde n'est pas encore réuni. Voyez, il en arrive toujours de Dagsburg et de Saint-Quirin.

En effet, plus le jour grandissait, plus on découvrait de gens accourant de tous les sentiers de la montagne. Il y avait bien alors quelques centaines d'hommes dans la vallée : bûcherons, charbonniers, flotteurs — sans compter les femmes et les enfants.

Rien de pittoresque comme cette halte au milieu des neiges, au fond du défilé encaissé de hauts sapins jusqu'aux nuages ; à droite, les vallées s'engrenant les unes dans les autres à perte de vue ; à gauche, les ruines du Falkenstein debout dans le ciel. On aurait dit de loin des bandes de grès abâtues sur les glaces ; mais de près il fallait voir ces hommes rudes, la barbe hérissée comme la soie du sanglier, l'œil sombre, les épaules larges et carrées, les mains calleuses. Quelques-uns, plus haut de taille, appartenaient à cette race des roux ardent, blancs de peau, poilus jusqu'au bout des doigts et forts à déraciner des chênes. De ce nombre étaient le vieux Materne du Hengst et ses deux fils Frantz et Kasper. Ces gaillards-là, tous trois armés de petites carabines d'inspruck, les hautes guêtres de toile bleue à boutons de cuir remontant au-dessus des genoux, les reins couverts d'une sorte de casaque en peau de chèvre, le feutre rabattu sur la nuque, n'avaient pas même daigné s'approcher du feu. Depuis une heure ils étaient assis sur une tronche au bord de la rivière, l'œil au guet, les pieds dans la neige, comme à l'affût. De temps en temps le vieux disait à ses fils :

—Qu'ont-ils donc à grolotter là-bas ? Je n'ai jamais vu de nuit plus douce pour la saison ; c'est une nuit de chevreuil ; les rivières ne sont pas même prise !

Tous les chasseurs forestiers du pays, en passant, venaient leur serrer la main, puis se réunissaient autour d'eux, et formaient en quelque sorte bande à part. Ces gens-là causaient peu, ayant l'habitude de se taire des journées et des nuits entières, de peur d'effaroucher le gibier.

Marc Divès, debout au milieu d'un autre groupe qu'il dominait de toute la tête, parlait et gesticulait, désignant tantôt un point de la montagne, tantôt un autre. En face de lui, se tenait le vieux père Lagarmitte, avec sa grande souquenille de toile grise, sa longue trompe d'écorce sur l'épaule, et son chien. Il écoutait le contrebandier, la bouche béante, et de temps en temps inclinait la tête. Du reste, toute la bande semblait attentive ; elle se composait surtout de bûcherons et de flotteurs, avec lesquels le contrebandier se trouvait journellement en rapport.

Entre la scierie et le premier feu, sur la traverse de l'écluse, était assis le cordonnier Jérôme de Saint-Quirin, un homme

de cinquante à soixante ans, la face longue, brune, les yeux caves, le nez gros, les oreilles courvées d'un bonnet de peau de loutre, la barbe jaune descendant en pointe jusqu'à la ceinture. Ses mains, couvertes de gants de grosse laine vert-grenouille, s'appuyaient sur un énorme bâton de cormier noueux. Il était vêtu d'une longue capote de bure ; on l'aurait pris pour un ermite. Chaque fois que des rumeurs s'élevaient quelque part, le père Jérôme tournait lentement la tête, et prêtait l'oreille en fronçant le sourcil.

Jean Labarbo, lui, le coude sur le manche de sa hache, restait impassible. C'était un homme aux joues pâles, au nez aquilin, aux lèvres minces. Il exerçait une grande influence sur ceux de Dagsburg par sa résolution et la netteté de son esprit. Quand on criait autour de lui : " Il faut délibérer ! nous ne pouvons rester là sans rien faire ! " il se bornait simplement à dire : " Attendons ; Hullin n'est pas encore arrivé, ni Catherine Lefèvre. Rien ne presse. " Tout le monde alors se taisait, regardant avec impatience vers le sentier des Charmes.

Le ségare Piorette, petit homme sec, maigre, énergique, les sourcils noirs joints sur le front, un bout de pipe aux dents, se tenait sur le seuil de sa hutte, et contemplait, d'un œil vif et profond à la fois, l'ensemble de cette scène.

Cependant, l'impatience grandissait de minute en minute. Quelques maîtres de village, en habit carré et chapeau à cornes, se dirigeaient vers la scierie, appelant leurs communes à délibérer. Fort heureusement, la charrette de Catherine Lefèvre apparut enfin dans le sentier, et mille cris d'enthousiasme s'élevèrent aussitôt de tous côtés :

—Les voilà ! les voilà ! ils arrivent !

Le vieux Materne dressa sur une tronche, et descendit gravement, disant :

—Ce sont eux !

Il se fit une grande agitation. Les groupes éloignés se rapprochèrent, chacun accourut. Une sorte de frisson d'impatience dominait la foule. A peine vit-on distinctement la vieille fermière, le fouet en main, sur sa botte de paille avec la petite Louise, que de toutes parts retentirent jusqu'au fond des échos les cris de :

—Vive la France ! — vive la mère Catherine !

Hullin, resté en arrière, son grand chapeau sur la nuque, le fusil de munition en baudouillère, traversait alors la prairie de l'Eichmath, distribuant des poignées de main énergiques :

—Bonjour, Daniel ! bonjour, Colon ! bonjour, bonjour !

—Hé ! cela va chauffer, Hullin !

—Oui, oui, nous allons entendre éclater les marrons cet hiver. Bonjour, mon vieux Jérôme, nous voilà dans les grandes affaires.

—Mais oui, Jean-Claude. Il faut espérer que nous en sortirons avec la grâce de Dieu.

Catherine, arrivée devant la scierie, disait alors à Labarbo de déposer à terre une petite tonne d'eau-de-vie qu'elle avait amenée de la ferme, et de chercher la cruche du ségare dans la hutte.

Quelques temps après, Hullin, en s'approchant du feu, rencontra Materne et ses deux garçons.

—Vous arrivez tard ! lui dit le vieux chasseur.

—Hé ! oui. Que veux-tu ? il a fallu descendre du Falkenstein, prendre le fusil, embarquer les femmes. Enfin, nous voilà, ne perdons plus de temps ; Lagarmitte, souffle dans ta corne, que tout le monde se réunisse ! Avant tout, il faut s'entendre, il faut nommer des chefs.

Lagarmitte soufflait déjà dans sa longue trompe, les joues gonflées jusqu'aux oreilles, et les bandes encore dispersées le long des sentiers, sur la lisière des bois, hâtaient le pas pour arriver à temps. Bientôt tous ces braves gens furent réunis en face de la scierie. Hullin, devenu grave, monta sur une pile de tronches, et, promenant sur la foule des regards profonds, il dit au milieu du plus grand silence :

—L'ennemi a passé le Rhin avant-hier soir ; il marche sur la montagne pour entrer en Lorraine : Strasbourg et Huningue